

Michel Crépu

Lecture

Journal littéraire 2002-2009

La Revue des Deux Mondes

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

LA FORCE DE L'ADMIRATION, Autrement, 1988

CHARLES DU BOS, LA TENTATION DE L'IRRÉPROCHABLE, Éditions
du Félin, 1990

DIEU EST AVEC CELUI QUI NE S'EN FAIT PAS, Nil Éditions, 1995

LE TOMBEAU DE BOSSUET, Grasset, 1997

LA CONFUSION DES LETTRES, Grasset, 1999

SAINTE-BEUVE, PORTRAIT D'UN SCEPTIQUE, Perrin, 2001

QUARTIER GÉNÉRAL, Grasset, 2004

SOLITUDE DE LA GRENOUILLE, Flammarion, 2006

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

MICHEL CRÉPU

LECTURE

JOURNAL LITTÉRAIRE 2002-2009

La Revue des Deux Mondes

The logo for the publishing house NRF (Nouvelle Revue Française) is centered on the page. It consists of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, elegant, cursive script font.

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Pour Lucie

« Mais puisque l'Esprit provoque l'amour, il faut bien admettre qu'il est ce qui engendre la beauté. Puissance de tout ce qui est beau, il est la fleur, la beauté, qui rend belle la beauté. Car c'est lui qui l'engendre et il la rend plus belle encore par la surabondance de beauté qui vient de lui, en sorte qu'il est à la fois le principe et la fin de la beauté. »

PLOTIN
Ennéades, traité 38

NAUTILUS

La régie me signale qu'il y a un problème avec la lecture. Il paraît que plus personne ne lit rien, *tous les experts* le disent. C'est curieux, je ne l'avais pas remarqué. Les livres, je vis avec eux depuis toujours, ils sont mon paradis, ils ne m'ont jamais rien fait de mal, je crois ne les avoir jamais trahis. Cela m'étonne toujours qu'on puisse avoir un problème avec eux. Ces histoires de frayeur devant les *classiques*, ce besoin forcené de rassurer, d'aplanir la route pour monter plus haut, un jour, c'est-à-dire jamais. Au contraire, j'ai aimé tout de suite Rimbaud (mon édition de poche date de 1966, j'avais douze ans — dois-je préciser qu'il n'y avait pas de bibliothèque à la maison ? J'y suis allé à découvert, sans gilet pare-balles, quelle imprudence), et Balzac, et Dostoïevski, et tous les autres. Nous avons vécu ensemble, je sais que nous ne nous quitterons jamais. C'est quelque chose de très simple et merveilleux qui a fini par devenir une histoire en soi, avec son détail, ses moments, le sentiment physique d'une traversée. Le roman de ma lecture.

D'où ce livre, un genre de *Nautilus*, sous le double

pavillon de *L'Infini* et de *La Revue des Deux Mondes*. Cela en surprendra peut-être certains, tant mieux pour eux. C'est que l'époque, malgré l'ignorance volontaire et le préjugé, a ses malices, ses chemins secrets, ses croisements discrets. Ici un peu de flash-back : Censier, entre 1974 et 1978, une certaine configuration de noms qui *font sens*, comme on dit à l'époque, à l'étudiant que je suis : Beckett, Joyce, Soljenitsyne, Tel Quel, Barthes, Sollers, Bataille, Kafka, mais oui, tout ça en même temps — et puis d'autres encore et non des moindres. Le sentiment, la conviction qu'il y a là, plus là qu'ailleurs, un chemin possible, par la littérature, d'intelligence des temps. *Les temps que nous vivons*. J'aime ce mystérieux pluriel.

Cela m'a toujours stupéfié que l'on décrive cette période des années soixante-dix comme terrorisante. C'est drôle, je ne voyais pas la terreur à cet endroit. Trente-cinq ans plus tard, le dialogue continue, on ne s'ennuie pas, il y a de quoi faire, on a vu du pays, quelques épisodes mémorables, l'écroulement du Mur, l'apparition du monde Global, *le développement des mœurs*, comme on disait jadis à *La Revue des Deux Mondes*, enfin cet empire du Rien mou où nous baignons désormais. Et puis les circonstances, le comique profond des circonstances. Il est amusant de diriger en 2009 une revue de cent quatre-vingts ans où Chateaubriand et Sainte-Beuve ont publié, parmi tant d'autres. Honnêtement, je ne pensais pas que ça tomberait sur moi. D'autres, des *grandes écoles*, m'eussent paru plus indiqués, mais ils avaient disparu, perdus en mer sans doute. Un jour, je prendrai de leurs nouvelles.

Notre époque, par sa sauvagerie analphabète, excitante et raffinée jusqu'à la bêtise extrême, est une des plus surprenantes qui aient jamais paru à la surface de cette planète. Décadence? Mais non. La décadence, c'est bon pour les myopes. Nous autres avons de bons yeux, et nous savons nous en servir. Il y a du nouveau, quelque chose de beaucoup plus subtil que le vieux nouveau désormais en maison de retraite. Ce sont des choses qu'un lecteur perçoit à la longue, en cours de croisière, car c'est une chance (pas toujours) de pouvoir *relire*. Ces modifications de la lumière, ces retournements, ces apparitions brusques, ces disparitions étranges : *entre-temps*, tel auteur, connu comme le loup blanc, une star des classiques, est devenu *underground*; tel autre, qui était porté disparu, est au contraire repassé du terrier à la scène, de la mort à la vie : on croyait le connaître par cœur et puis finalement non, un système solaire se cachait à l'intérieur, que nous n'avions pas remarqué. Les fonds marins de la bibliothèque changent sans cesse, il faut suivre, ça bouge très vite, très lentement, les deux à la fois. On se trompe tout le temps, on prend la vitesse pour de la lenteur et vice versa. De là l'insuffisance notoire de ce qu'on appelle la « critique littéraire », je sais de quoi je parle. Or il n'y a pas de « critique littéraire », il n'y a que des lecteurs plus ou moins attentifs, il n'y a qu'une *lecture*, plus ou moins suivie, profonde, disponible, *libre*. Que tout cela vienne parfois à la surface d'un journal ou d'une revue est la partie visible de l'iceberg. C'est-à-dire très peu.

D'où, en somme, le pari qui anime ces pages. S'intéresser à la partie invisible de l'iceberg, la rendre visible. Laisser se raconter la vie secrète du lecteur, l'aventure silencieuse de la lecture, ses chemins de traverse, ses collisions minuscules, atomiques. Il n'est rien, dans ce monde-là, jusqu'à la moindre virgule, qui n'ait des conséquences sur la vie des planètes. Tout y est gratuit, décisif, léger, essentiel. C'est cela, lire : entrer dans le grand ballet du langage, ses temps multiples qui n'en font qu'un, son vertige, ses signaux dans la nuit. Le moment d'apparition de la beauté, si étrange, imprévu, exactement à sa place pourtant.

En un sens, je pourrais aussi bien dire de ce livre qu'il est un livre de voyage. Parti de mes « journaux littéraires » mensuels publiés dans *La Revue des Deux Mondes*, il n'en est nullement la simple reprise. L'espace de la revue n'est pas le même que celui d'un livre. Comme son nom l'indique, la revue *passé en revue*, elle a partie liée avec l'éphémère du périodique. Un livre, au contraire, est un volume en soi, avec ses angles, ses reflets, sa vie propre, singulière, son *destin*. J'ai donc coupé ici, approfondi ailleurs, me donnant cette liberté du *repentir* qui permet de voyager un peu plus loin encore ; renonçant sans regret à ce qui ne « tenait » pas, approuvant au contraire ce qui ne demandait qu'à s'envoler.

Un mot encore. Mon soin a été : que rien, dans ce livre, ne s'y trouve comme il pourrait aussi bien ne pas s'y trouver. Le fortuit des circonstances y joue son rôle : rencontres, conversations, *hasards* (c'est-à-dire le contraire), *impromptus*, livres feuilletés, annotés, perdus, retrouvés,

ennui, siestes, insomnies, carnets, majeur, mineur, petites choses sans importance, grandes choses mémorables, superficialités de mode, profondeurs inoubliables, tout cela en même temps, au même endroit. On comprendra naturellement que pour *les temps que nous vivons*, ce point soit capital. À l'interchangeable du langage marchandisé, on oppose ici l'expérience singulière d'un acte. À l'actualité brouillonne et forcenée, l'inactualité du signe, son feu précis.

M. C.

2002

JANVIER

Mardi, *sieste*.

Question de Mrs. Sheridan à Disraeli :

— Qu'est-ce qui est le plus désirable ?

— Un cortège splendide, de l'adolescence au tombeau.

Jeudi

Proust. *Sodome et Gomorrhe*. Dans le petit train de Balbec qui l'emmène chez les Verdurin, la princesse Sherbatoff, « à figure énorme, laide et vieille », lit un numéro de *La Revue des Deux Mondes*. Le narrateur trouve que, « malgré sa vulgarité, elle est prétentieuse dans ses goûts ». Il se demande si elle n'est pas « une maquerelle en voyage ». Et il ajoute : « J'avais ignoré seulement jusque-là que ces dames

lussent *La Revue des Deux Mondes*. » Cette princesse russe est l'un des personnages les plus passifs de la *Recherche* ; on ne lui connaît pas d'affaire, rien qui pourrait lui attribuer une place quelque part dans le grand réseau du snobisme, cette chaudière du « monde » dont Charlus est à la fois le bouffon et le Jupiter. Encore que Charlus, de par son rang et ses titres de noblesse, échappe lui aussi au snobisme. Il n'est pas *comparable*. C'est un point commun qu'il partage avec la princesse abonnée aux *Deux Mondes* : au fond, il s'en fout. Ce qui l'intéresse, c'est d'avoir Morel, le reste : jouer les Verdurin contre les Cambremer ou l'inverse — il s'en moque. On le voit, dans le même passage, laisser partir le train pour Paris, justement à cause de Morel. Qu'allait-il faire à Paris ? Aucune importance.

La princesse Sherbatoff ne s'en fout pas de la même manière que Charlus ; elle tient aux Verdurin comme le coquillage au rocher. Sa vie mondaine est nulle. Peu lui importe les stupidités d'un Cottard, celles d'un Brichtot, pourvu que le temps passe. Elle ne signifie plus rien, elle n'est plus un enjeu. Un déchet, en fait.

(Pourtant, elle contient, elle aussi, le roman de sa vie : quelle a été son enfance ? L'histoire de sa famille ? Les raisons de sa présence en France ? Il y aura un Sherbatoff comme interprète à Yalta, etc. On pourrait s'enfoncer par là, ne pas aller, nous non plus, chez les Verdurin. Ce serait un autre roman, un roman *roman*.)

Plus tard, le soir tombe sur la mer. Devant le Grand Hôtel, le drapeau claque et un orgue de Barbarie joue des

valse viennoises. Apaisement. Dans la vie courante, il y a des poignées de secondes comme ça. Seul dans sa chambre, le narrateur réalise alors que sa grand-mère n'est plus. Le temps a changé de braquet : tout à coup, c'est le grand mystère de la mort.

.....

En retrait, enveloppant tout le livre de son ombre : la présence de Proust lui-même. Effroi, sensation de l'inhumain derrière ces pages, les millions d'heures d'écriture dans la chambre.

Quels auteurs provoquent un effroi analogue ? Sade, Kafka : leur silence sans fond. Une sensation physique que Jérôme Prieur a guettée dans son livre : *Proust fantôme*. Prieur note que nous n'entendrons jamais la voix de Proust, tout comme l'on ne peut que regretter l'absence d'une photographie de Chateaubriand. Morand l'imité dans le film célèbre que Roger Stéphane a réalisé sur Proust : l'effet est saisissant, Morand prend une voix flûtée, un peu ridicule. On sent qu'il fait le maximum.

Il n'existe pas de photographie de Chateaubriand, mort en 1848. La première photographie date pourtant de 1844, c'était donc jouable. Il s'en est fallu d'un cheveu pour que la perception physique que l'on a de lui ne bascule de l'autre côté, du côté des *modernes*, son vrai camp. Les portraits qu'on a de lui ne transmettent rien de cela. Autant de malentendus.

Et la voix de Sade ?

Samedi

Centenaire de la naissance de Malraux. Dans le merveilleux volume des *Hôtes de passage*, il raconte l'extravagante visite à Mme Khodari-Pacha, voyante à qui Georges Salles, directeur du Louvre à l'époque (nous sommes en 1960), confie le « décryptage » d'une pièce d'étoffe venue d'Ispahan et qui pourrait être tachée du sang d'Alexandre. Mme Khodari parle, mais c'est bien Malraux qui la fait parler : « Maintenant, c'est le soir et tout le fleuve est gardé par les éléphants... » On baigne dans l'atmosphère d'un Paris mystérieux et gaullien avec ses DS noires filant le long du fleuve et des grands peupliers qu'admirait déjà Mr Ling, le correspondant chinois de *La Tentation de l'Occident* : « Tout l'après-midi, j'ai regardé les tableaux du Louvre. À leur maladroite réunion, que je préfère ce que montrent les fenêtres ! Ce printemps léger qui passe sur Paris m'enchant. Les quais de la Seine ressemblent aux lithographies de vos vieux peintres romantiques : ils sont glorieux, charmants et bourgeois à la fois ; les palais y sont entourés de marchands d'oiseaux... »

J'aime bien l'idée de plaider pour un Malraux *poète*.
« ... et l'émotion de ce long soir douloureux où l'on

apporta, pour la première fois, des pains de fougère dans Versailles lourd de silence... » (*La Tentation*)

On ne saura jamais si l'étoffe précieuse a recueilli le sang du conquérant. Malraux remarque l'étonnement d'Aristote devant l'indifférence d'Alexandre à l'égard de la métaphysique : Alexandre croit au secret, il pense qu'un philosophe ne doit pas écrire. Le songe règne ; Alexandre dort la tête posée sur un coffret contenant le manuscrit de l'*Illiade*. Deux mille ans plus tard, un écrivain français transcrit le rêve.

Malraux, naturellement, n'est pas lu. Je rouvre *Le Surnaturel*, je lis : « Chaque soir de la saison des pluies, lorsque la brume chaude monte des flaques à travers les palmes ruiselantes, le millénaire appel de la conque surgit des tours qui bleussent ; dans les ruelles religieuses où les marchands s'éveillent sur leurs ballots d'herbes aromatiques, les hommes peints de cendre blanche sortent et les singes se couchent, comme au temps du Râmâyana. Un commerce frénétique allume toute l'électricité de l'Inde et enchevêtre les appels des klaxons dans le crépuscule pluvieux... »

Quand Malraux meurt, le 23 novembre 1976, j'ai seize ans, je prends le train, je vais signer le registre de condoléances ouvert au public, rue de Solférino, dans les locaux de l'actuel Institut Charles-de-Gaulle. J'écris « merci ». Parfois, j'ai envie d'aller voir pour vérifier que mon « merci »

s'y trouve encore, quelque part dans un « carton » des archives.

Lundi

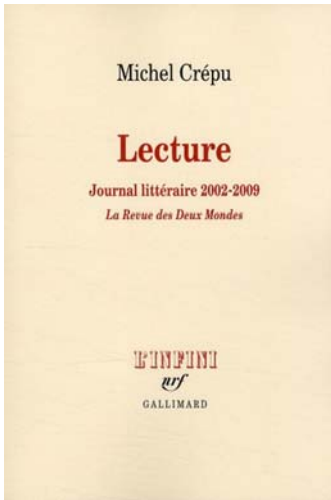
Le Caravage. On regarde certains peintres, on est regardé par d'autres. Avec le Caravage, on dirait que le tableau ignore cette relation. Un vertige sur place. Et puis la peau des corps, comme l'écrit Guy Walter, est la lumière. La lumière humaine, une lumière de chair qui appartient à la nuit : pas de fond chez le Caravage, à la manière d'un arrière-plan de décor dramatique, mais la matière noire et pure, la vraie clarté où les corps sont le destin. Il dit : « Ma peinture n'est pas assez muette » — non pas le mutisme de l'impassibilité bouddhique, si agréable dans son sourire de sommeil, mais le silence du corps privé de ciel. On joue l'affaire en huis clos. Du coup : lumière.

Dimanche

Promenade, île Saint-Louis, rue Budé.

Un livre sur Guy Debord par Vincent Kaufmann. Que devine-t-on, derrière l'auteur de *La Société du spectacle*? Peut-être le tout dernier vigile de la dernière branche ultime du romantisme : Debord, un jeune homme très concentré

| | |
|----------------------|-----|
| <i>Nautilus</i> | 11 |
| 2002 | 17 |
| 2003 | 29 |
| 2004 | 61 |
| 2005 | 113 |
| 2006 | 185 |
| 2007 | 243 |
| 2008 | 307 |
| 2009 | 397 |
| <i>Bibliographie</i> | 447 |
| <i>Index</i> | 461 |



Lecture Michel Crépu

Cette édition électronique du livre *Lecture*
de *Michel Crépu*

a été réalisée le 10/11/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 9 octobre 2009 (ISBN : 9782070126514)
Code Sodis : N32284 - ISBN : 9792070286354